

CHAPITRE II

L'ERREUR (1)

Après avoir traité de la vérité, la Logique doit traiter de l'erreur, car, comme dit Aristote : « Les contraires dépendent d'une seule et même science (2) ». Nous examinerons d'abord la **nature** et les **variétés** de l'erreur ; puis nous en signalerons les **causes** et les **remèdes**.

113. — NATURE DE L'ERREUR

A la vérité est opposée la fausseté. On peut distinguer :

1. — **La Fausseté logique ou erreur** : si le vrai est la conformité de la pensée à son objet, le faux, au point de vue logique, c'est la non-conformité ou désaccord de la pensée avec son objet. *Disformitas intellectus ab objecto*. « Erreur, dit Bossuet, c'est croire ce qui n'est pas ». L'erreur est donc un état de l'esprit qui porte un jugement faux, soit en affirmant ce qui n'est pas, soit en niant ce qui est. L'ignorance est une limitation de la vérité : l'ignorant ne sait pas. L'erreur est la négation de la vérité : l'errant ne sait pas et croit savoir. C'est une ignorance doublée d'une illusion : grand obstacle à la science, car on n'est

(1) PLATON, *Théétète*. — S. THOMAS, *Summa theologica*, 1^{re} P., q. XVII, *Questiones disputatae*, Q. 1, *De Veritate*. — SCARUS, *Metaphysico disputationes*, IX. — PRIMA, *Institutiones philosophicae*, T. I, *Ontologia*, Thes. X. — LOCKE, *Essai sur l'entendement humain*, III^e P. — LEIBNIZ, *Nouveaux essais*, L. IV, ch. IX. — DESCARTES, *Méditations*, III^e P. — SPINOZA, *Éthique*, II^e P. — S. MIEL, *Système de logique*, L. V. — A. BAIN, *Logique déductive et inductive*, L. VI. — J. SULLY, *Les illusions des sens et de l'esprit*. — BROCHARD, *L'erreur*. — RABER, *Logique*, ch. XIII.

(2) ARISTOTE, *Topiques*.

pas tenté de chercher ce qu'on croit posséder. Aussi Socrate disait-il en parlant d'un sophiste : « Il y a cette différence entre nous, c'est que lui croit savoir, quoiqu'il ne sache rien ; et que moi, si je ne sais rien, je ne crois pas non plus savoir (1) ».

Le **préjugé** est un jugement non motivé par l'évidence. Toute erreur est donc un préjugé ; mais tout préjugé n'est pas nécessairement un erreur, car le préjugé tombe quelquefois juste.

II. — **Fausseté ontologique** : il n'y a pas, à proprement parler, de faux objectif, car le faux c'est ce qui n'est pas (2) ; or tout ce qui existe est métaphysiquement vrai (103. III). Cependant on attribue la fausseté aux choses non pas en considérant ce qu'elles sont, mais ce qu'elles ne sont pas. Ainsi on appellera faux :

1^o) Ce qui, par sa ressemblance avec une autre chose, est apte à nous apparaître ce qu'il n'est pas : *Falsum est quod ad similitudinem alicujus rei accomodatium est, neque tamen id est cujus simile apparet* (3). Ainsi une médaille en aluminium peut sembler de l'argent.

2^o) Ce qui, dans les œuvres humaines, n'est pas conforme à l'idéal physique, intellectuel ou moral : vg. faux miracle, fausse éloquence, fausse vertu.

3^o) Ce qui est l'objet d'une énonciation erronée.

On voit que la fausseté est attribuée aux choses à cause de leur relation avec l'intelligence, soit parce que ces choses ont été une occasion d'erreur (1^o), soit parce qu'elles ne reproduisent pas fidèlement l'idée qui existe dans l'intelligence et qui est leur modèle (2^o), soit enfin parce que l'intelligence peut émettre des propositions fausses. (3^o) Mais, objectivement et en soi, toutes ces choses, dites faussetés à raison de ce qui leur manque, sont vraies, ont une certaine réalité ; ainsi une fausse médaille d'argent est un vrai métal, est vg. réellement de l'aluminium, etc. C'est pourquoi le faux n'est pas une négation pure et simple, un non-être. S'il est question de la fausseté proprement dite, c'est-à-dire *logique*, il est clair qu'un jugement faux est quelque chose de réel. S'il s'agit de la

(1) PLATON, *Apologie de Socrate*.

(2) BOSSUET, *De la connaissance*, ch. 1, § 46.

(3) S. AUGUSTIN, *Soliloq.* L. II, ch. xv.

fausseté improprement dite, c'est-à-dire *ontologique*, il est évident que ce qui est appelé faux est une *réalité* à laquelle est jointe une *négation*. On dit que cette médaille d'aluminium n'est pas de l'argent ou que cette manière de parler n'est pas la vraie éloquence, etc.

III. — **Fausseté morale ou mensonge** : c'est le désaccord de la parole avec la pensée. Il ne suffit pas que la chose énoncée soit fautive, c'est une simple erreur ; il faut que la fausseté soit *voulue* ; alors c'est une tromperie. *Ille mentitur qui aliud habet in animo, et aliud verbis... Quocirca ex animi sui sententia, non ex verum veritate aut falsitate, mentiens aut non mentiens judicandus est* (1). Le menteur est celui qui pense une chose et en dit à dessein une autre.

144. — SIÈGE DE L'ERREUR

L'erreur, c'est donc le *désaccord de la pensée avec son objet*. Cette définition étant posée, il est facile de déterminer le siège de l'erreur.

I. — **L'erreur ne réside pas dans l'objet** : nous venons de voir qu'en soi et objectivement chaque chose, étant nécessairement ce qu'elle est et pas autre chose, est vraie.

II. — **L'erreur n'est pas formellement dans l'idée**, si l'on envisage l'idée *en soi*, car l'idée considérée en soi est un fait, un objet, une réalité ; elle est, comme tout fait, tout objet, toute réalité, ce qu'elle est ; c'est vraiment une idée, car elle est nécessairement conforme à son objet ; vg. l'idée que je me fais du centaure, du griffon.

III. — **L'erreur n'est formellement que dans le jugement** : si l'erreur n'est, à proprement parler, ni dans l'objet, ni dans l'idée, reste qu'elle est dans l'attribution d'une idée à un certain objet. Si, au lieu de considérer l'idée en soi, je la rapporte à un objet, alors je l'envisage comme *représentative* de quelque

(1) S. AUGUSTIN, *De mendacio*, ch. II.

chose distinct d'elle-même. Il y a erreur quand il y a désaccord entre la représentation et l'objet auquel on la rapporte. Or l'opération par laquelle se fait cette attribution c'est le jugement ; l'erreur réside donc formellement dans le jugement qui affirme, entre l'idée et un objet, un accord qui n'existe pas.

Dans le jugement, le concept du prédicat représente les qualités, la nature des choses dont on parle ; le concept du sujet représente les choses elles-mêmes. Dans la comparaison qui précède le jugement (vg. si je compare l'idée de contingent et d'éternel, de cercle et de carré, de centaure et d'existence, etc.) il n'y a pas d'erreur formelle dans la juxtaposition de ces idées, parce que l'esprit n'affirme entre elles aucune convenance ou disconvenance. L'erreur surgit dès que l'esprit affirme une conformité qui n'existe pas, en attribuant au sujet une qualité qui ne lui convient pas ; vg. si je dis : ce qui est contingent est éternel ; le centaure existe.

IV. — **L'idée peut être matériellement fautive** : il faut ajouter cependant que l'idée, non pas envisagée en soi, en dehors de toute relation avec son objet, mais considérée comme *expression de son objet*, peut être inexacte, c'est-à-dire le représenter infidèlement. Il y a donc, avant tout jugement, un désaccord entre elle et son objet, il y a par conséquent, dans ce rapport entre la représentation et l'objet représenté, l'occasion, la matière possible d'une erreur. Si l'esprit ne contrôle pas cette représentation inexacte, il l'objectivera spontanément telle quelle, car c'est la tendance native de l'intelligence d'admettre toute représentation qui n'est pas contredite par une autre (*Ps.* 152, III, § C). On peut donc, avec Descartes (1), appeler erreur « matérielle » ou

(1) DESCARTES, *Méditation III*, n. 6 : « Maintenant, pour ce qui concerne les idées, si on les considère seulement en elles-mêmes, et qu'on ne les rapporte point à quelque autre chose, elles ne peuvent, à proprement parler être fausses... Alors il ne reste plus que les seuls jugements, dans lesquels je dois prendre garde soigneusement de ne me point tromper. Or la principale erreur et la plus ordinaire qui s'y puisse rencontrer consiste en ce que je juge que les idées qui sont en moi sont semblables ou conformes à des choses qui sont hors de moi. » — n. 13 : « ... Encore que j'ai remarqué ci-devant qu'il n'y a que dans les jugements que se puisse rencontrer la vraie et formelle fausseté, il se peut néanmoins trouver dans

virtuelle, toute idée qui représente inexactement son objet, et réserver le nom d'erreur « formelle » ou *actuelle* à l'erreur de jugement. L'erreur formelle ou proprement dite consiste donc, en dernière analyse, dans l'objectivation d'une idée matériellement fausse.

V. — **Toute erreur a son origine dans un jugement médiat ou discursif, c'est-à-dire dans un raisonnement** : il est clair que l'erreur ne peut exister dans les jugements *immédiats* ou *intuitifs*, parce que le sujet et l'attribut, étant actuellement donnés dans la conscience, l'esprit ne fait qu'affirmer leur existence actuelle dans la conscience. Aussi sont infaillibles d'abord les jugements par lesquels nous constatons les faits psychologiques dont nous avons conscience (sans les rapporter au présent, à l'avenir, au monde extérieur, etc.) ; ensuite les jugements analytiques ou nous percevons sans intermédiaire l'identité totale ou partielle de l'attribut et du sujet. L'erreur est donc impossible quand l'esprit ne dépasse pas les limites de l'intuition actuelle, c'est-à-dire de la perception immédiate et directe. Elle ne peut exister que dans la perception médiate et indirecte, dans ce qui est inféré et conclu des données présentes à l'esprit, c'est-à-dire dans le raisonnement. L'esprit ne distingue pas, dans ces données complexes, ce qui se rapporte à l'objet, de ce qui provient des intermédiaires de l'objet et du sujet lui-même. (116 § C).

L'erreur consiste à **mal interpréter** une représentation, c'est-à-dire à l'appliquer à un objet qui ne lui convient pas. Or, interpréter une représentation comme l'expression d'un objet distinct d'elle-même, c'est faire une inférence. Donc, toute erreur provient d'un raisonnement vicieux, c'est-à-dire d'un sophisme. Il est vrai que toute erreur est *formulée* par un jugement, mais ce jugement est le résidu d'une inférence antérieure, de sorte que le raisonnement est la seule opération susceptible d'erreur. Comme toute erreur est au fond une erreur d'interprétation, de raisonnement, il en résulte que la classification des erreurs se ramène à la classification des **sophismes**.

Les idées une certaine fausseté *matérielle*, à savoir lorsqu'elles représentent ce qui n'est rien comme si c'était quelque chose » — Cf. BOSSUET, *Logique* L. I, ch. XX.

Remarque : certains philosophes admettent cette classification :

1°) **Illusions** ou erreurs d'intuition ; une sensation ou une image ou une idée s'objectivent d'elles-mêmes, en vertu de leur force intrinsèque, c'est-à-dire sont identifiées à un objet imaginaire ou différent de l'objet réel ; vg. dans l'hallucination.

2°) **Préjugés** ou erreurs de jugement.

3°) **Sophismes** ou erreurs de raisonnement.

Critique : nous avons montré qu'il n'y avait pas, à proprement parler, d'erreurs d'intuition ; c'est ainsi que l'halluciné éprouve *vraiment* le fait de conscience qu'il ressent ; la représentation n'est donc fautive que *matériellement* en tant que rapportée à un objet qui n'existe pas, en vertu d'une croyance devenue comme instinctive. Nous avons vu aussi que toute erreur de jugement vient d'un raisonnement antérieur dont on n'a retenu que la conclusion ou d'un raisonnement actuel, mais plus ou moins implicite : « Il y a presque toujours (nous dirions toujours) un raisonnement caché et enveloppé en ce qui nous parait un jugement simple, y ayant toujours quelque chose qui sert de motif ou de principe à ce jugement (1). »

115. — CLASSIFICATION DES SOPHISMES

Les faux raisonnements sont appelés **sophismes**, quand ils sont faits avec l'intention d'induire en erreur ; **paralogismes**, quand ils sont faits de bonne foi. Cette distinction, nécessaire au point de vue *moral*, est inutile au point de vue logique, car la Logique ne s'occupe pas des intentions. Nous suivons la classification généralement adoptée par les Scolastiques ; ils les divisent en sophismes de **mots** ou de **grammaire** et en sophismes de **pensée**, selon que l'erreur du raisonnement a pour cause occasionnelle le **langage** qui l'exprime ou les **idées** dont il se compose.

(1) *Logique de Port-Royal*, III^e P., ch. XX.

SECTION I

SOPHISMES DE MOTS

Les principaux sophismes verbaux proviennent :

A) **De l'équivoque**, quand, dans un raisonnement, on prend un même mot en plusieurs sens différents. Elle introduit dans le syllogisme un quatrième terme : vg. Tout ce qui nous appartient est nôtre ; or les sauvages boivent dans des crânes qui leur appartiennent ; donc les sauvages boivent dans leurs crânes.

B) **De la confusion entre le sens composé et le sens divisé** (*Fallacia compositionis et divisionis*), quand on prend dans le sens composé, c'est-à-dire *simultanément* ou *collectivement*, ce qui n'est vrai que dans le sens divisé, c'est-à-dire *successivement* ou *séparément*, ou inversement vg. a) Cette dépense ne me ruinera pas, ni cette autre, ni cette troisième, etc., donc toutes ces dépenses ne me ruineront pas ; — b) Trois et deux font cinq ; donc trois fait cinq et deux fait cinq. C'est prendre le mot et d'abord un sens composé, puis au sens divisé.

C) **De l'étymologie**, quand on raisonne des choses d'après l'étymologie de leurs noms, comme si les noms exprimaient toujours exactement l'essence des choses : vg. l'âme est un souffle (*anima*) ; donc elle est matérielle.

D) **De l'abstraction réalisée**, quand on prend pour des *êtres* les qualités et les relations des choses, que le langage a transformées en substances ; vg. L'École écossaise réalise les facultés de l'âme, en les considérant comme des entités réellement distinctes de l'âme (Ps. 14, § A).

E) **De l'abus des termes figurés**, qui est fréquent en philosophie : vg. la volonté est comme une balance dont les motifs sont les poids (Ps. 214, § III).

Conclusion : le langage est l'instrument nécessaire de la pensée. Mais « souvent, a dit Bacon, les mots, qui la servent, l'asservissent ». H. Spencer a dit équivalement : « Que de fois le mot,

ce papier-monnaie de la pensée, mène à l'insolvabilité intellectuelle ! » De là toute une classe d'erreurs. Le préservatif, c'est la clarté du langage, condition de la clarté de la pensée (Ps. 236).

SECTION II

SOPHISMES DE PENSÉE

On les subdivise en sophismes d'*induction* et de *déduction*.

§ A. — SOPHISMES D'INDUCTION

I. — **Ignorance de la cause** (*Non causa, pro causa*) : il consiste à prendre pour cause ce qui n'est pas cause. *Cum hoc, ergo propter hoc* ou *Post hoc, ergo propter hoc*. C'est confondre un rapport de concomitance ou de succession avec un rapport de causalité ; vg. pas de pensée sans cerveau ; donc c'est le cerveau qui pense (*Cum hoc, ergo propter hoc*). Certaines sociétés séparées de l'Église catholique sont prospères, donc la sécession d'avec l'Église catholique est une source de prospérité (*Post hoc, ergo propter hoc*) (*).

II. — **Dénombrément imparfait**. — (*Enumeratio imperfecta*) : il consiste à tirer une conclusion générale d'une énumération incomplète, sans tenir compte des cas négatifs ; à conclure du tout ce qui est vrai seulement des parties. C'est l'écueil du dilemme, quand il n'énumère pas toutes les alternatives possibles. C'est aussi le vice de l'induction formelle, quand elle n'épuise pas la totalité des parties ; vg. la confiance que les ignorants accordent aux prédictions des almanachs provient de ce qu'ils remarquent les cas où elles se sont par hasard vérifiées, sans faire attention

(*) A. FLAUBERT, *De la prospérité comparée des nations catholiques et des nations protestantes*.

aux cas où elles sont démenties par les faits. — Ce sophisme est l'arme favorite et traîtresse des partis, qui attribuent à un corps tout entier la faute de quelques-uns de ses membres. *Crimine ab uno Discit omnes* (1). Voltaire dit des *Provinciales*: « Tout le livre portait sur un fondement faux; on attribuait adroitement à toute la société des opinions extravagantes de plusieurs jésuites espagnols et flamands. »

III. — **Accident** (*Fallacia accidentis*): il consiste à transformer en attribut essentiel ou habituel ce qui n'est qu'accidentel et *vice versa*. — Exemple: de ce que quelqu'un est ivre on en conclura qu'il est ivrogne.

IV. — **Passage du sens relatif au sens absolu** (*A dicto secundum quid ad dictum simpliciter*) et *vice versa*. — Exemple: l'Église défend de lire la Bible dans les traductions non approuvées par elle; on raisonnerait sophistiquement en concluant que l'Église défend purement et simplement de lire la Bible.

V. — **Confusion des genres** (*Transitus de genere ad genus*): il consiste à passer du genre à un autre, d'un objet à un autre, malgré leurs différences essentielles. C'est le cas de la fausse analogie: la lune est une planète; comme la terre; or la terre est habitée; donc la lune l'est aussi.

§ B. — SOPHISMES DE DÉDUCTION

On peut les ranger en deux groupes: **sophismes formels** ou *proprement dits* et **sophismes matériels** qui ne résident pas proprement dans la déduction:

I. — **Sophismes formels** ou *proprement dits*: ce sont tous les faux raisonnements que l'esprit peut commettre en appliquant mal, abstraction faite de la matière, les lois:

1°) **De la déduction immédiate**. — On aboutit alors à:

a) **LA FAUSSE CONVERSION**: ne pas tenir compte, en transposant le sujet et l'attribut d'une proposition, de leur extension; *vg.*

(1) VIRGILE, *Énéide*, II, 65-66.

Tout homme est mortel = *quelque* mortel. On convertira donc mal en disant: Donc *tout* mortel est homme.

b) **L'OPPOSITION ALLÉGORIQUE**: le cas le plus fréquent consiste à conclure de la fausseté d'une proposition la vérité de la proposition *contraire*: *vg.* Il est faux que tout homme soit menteur; donc aucun homme n'est menteur. On oublie que deux propositions contraires peuvent être fausses en même temps, parce qu'il y a place pour une troisième proposition qui peut être vraie:

Quelque homme n'est pas menteur (19,20).

2°) **De la déduction médiate**. — Ce sont les **sylogismes irréguliers**, c'est-à-dire qui violent quelque-une des règles du syllogisme (26,27).

II. — **Sophismes matériels**: ils ne résident pas dans la déduction, mais dans une illusion touchant la *matière* ou *prémises* de la déduction. Cette illusion a pour causes l'ignorance, l'oubli, les associations habituelles qui peuvent amener:

1°) **Ignorance du sujet** (*Ignorantia tenenti*): ce sophisme consiste à prouver autre chose que ce qui est en question; c'est déplacer la question: *vg.* Rousseau, dans sa *Lettre sur les spectacles*, dit que le *Misanthrope* est une pièce immorale, parce qu'on y rit d'Alceste qui personnifie la vertu. Or Alceste n'est pas la personnification de la vertu, mais le type de la franchise exagérée. C'est un sophisme dont les avocats et les orateurs politiques usent souvent: ils font d'habiles diversions.

2°) **Pétition de principe**: elle consiste à prendre pour principe de raisonnement une chose qui est en question. C'est un cas particulier de l'ignorance du sujet: *vg.* La nature des choses pesantes est de tendre au centre du monde; or l'expérience montre que les choses pesantes tombent au centre de la terre; donc le centre de la terre est le centre du monde. Dans ce raisonnement, trouvé par Galilée dans Aristote, celui-ci suppose que le centre de la terre est le même que le centre du monde (1).

3°) **Cercle vicieux ou dialléle**: il consiste à prouver deux propositions l'une par l'autre. C'est une double pétition de principe. Descartes commet ce sophisme quand il prouve la validité du

(1) *Logique de Port-Royal*, III^e P., ch. xix, § 2.

criterium de l'évidence par la vérocité divine, laquelle a besoin d'être d'abord prouvée elle-même par l'évidence.

Remarque : autres classifications :

A) Quelques logiciens classent les sophismes en **sophismes de l'esprit** et en **sophismes du cœur**. Mais les sophismes du cœur (vg. sophismes d'*amour-propre*, d'*intérêt*, de *passion*) analysés par Nicole (*) rentrent dans la division des sophismes de l'esprit, car tout sophisme, que sa cause soit de l'ordre intellectuel ou moral, est un faux *raisonnement*.

B) **Classification de S. Mill** (2), il distingue les sophismes

I. — **De simple inspection**..... 1. S. A PRIORI

II. — D'inférence :	1 ^a) de preuve indistincte .	2 ^a) de preuve distincte .	1. S. A PRIORI
			2. S. DE CONFUSION
		a) <i>Inductifs</i> :	3. S. D'OBSERVATION
		b) <i>Déductifs</i> :	4. S. DE GÉNÉRALISAT.
			5. S. DE RAISONNEMENT

Critique : 1^a) Les sophismes de *simple inspection* sont des cas d'inférences vicieuses qui rentrent dans la classe des sophismes déductifs ou inductifs.

2^a) Les sophismes de *confusion* sont ou des sophismes de mots ou des sophismes de déduction.

Il n'y a donc pas de raison d'abandonner la division traditionnelle.

116. — CAUSES DE L'ERREUR

§ A. — POSSIBILITÉ DE L'ERREUR

L'erreur, nous l'avons établi, est formellement dans le jugement. Le jugement ne fait qu'affirmer la valeur objective de la représentation. Il n'y aurait donc pas erreur dans le jugement s'il n'y en avait pas dans la représentation qui le détermine. La **cause immédiate** de l'erreur est donc une **représentation**

(1) *Logique de Port-Royal*, III^e P., ch. xx.

(2) S. MILL, *Système de logique*..., L. V. Cf. — BAIN, *Logique déductive et inductive*, L. VI.

matériellement fautive, c'est-à-dire en désaccord avec la réalité.

Mais, à première vue, cette erreur semble impossible. En effet, nous partons en logique de cette supposition ou postulat, sur lequel repose toute science, et qu'il faudra justifier en métaphysique, que l'esprit humain, quoique borné et imparfait, est essentiellement fait pour la vérité. Étant admis cette aptitude essentielle de l'intelligence à connaître le vrai ; de plus, cette faculté étant fatale, c'est-à-dire telle qu'en face de l'évidence elle adhère nécessairement au vrai, et qu'en dehors de l'évidence elle suspend nécessairement son jugement, comment comprendre la possibilité de l'erreur matérielle de nos représentations ? L'erreur consiste à affirmer que ce qui est n'est pas ou que ce qui n'est pas est. Or l'imperfection de notre intelligence explique bien l'*ignorance*, c'est-à-dire l'absence de connaissance ou la connaissance incomplète : un esprit borné ne peut avoir une notion adéquate de toute la réalité, de tout ce qui est. Mais comment, étant donnée la rectitude native de l'intelligence, essentiellement faite pour affirmer ce qui est, comprendre qu'elle puisse affirmer ce qui n'est pas, c'est-à-dire *errer* ? L'erreur ne peut venir de l'objet qui, en soi, est et reste ce qu'il est. Elle ne peut venir davantage de l'infirmité laissée à elle-même, à cause de sa rectitude naturelle. Reste qu'elle est causée par l'influence perturbatrice des **autres facultés** ou par les **intermédiaires** placés entre l'objet connu et le sujet connaissant.

§ B. — INFLUENCE TROUBLANTE DES INTERMÉDIAIRES

Des intermédiaires, soit *temporels*, soit *spatiaux*, séparent souvent l'idée de son objet. Tout intermédiaire de ce genre peut provoquer l'erreur dans la représentation. La représentation peut se trouver alors en désaccord avec la réalité par défaut ou par excès, ou des deux manières à la fois. La représentation, par suite de l'influence perturbatrice des intermédiaires, peut donc être :

I. — **Défectueuse** : vg. a) A cause de l'éloignement dans l'espace, je puis confondre une personne avec une autre ; ne pas dis-

linguer un son d'un autre. — b) Par suite de l'éloignement dans le *temps*, je puis brouiller entre eux plusieurs événements passés. Certaines physiologies sont réfractaires à l'expression des sentiments.

II. — **Excessive** : certains instruments interposés, comme la loupe, le prisme, peuvent produire des illusions de grossissement ou d'extension ; vg. le prisme étale les rayons. Vue de loin une tour carrée semble ronde.

En objectivant ces représentations **incomplètes** ou **redondantes** on substitue ce qui n'est pas à ce qui est. Dans ce cas, l'erreur est la substitution de ce que nous nous représentons à ce que nous devrions nous représenter.

§ C. — INFLUENCE TROUBLANTE DU SUJET

Les dispositions internes du sujet pensant peuvent faire dévier la rectitude de l'intelligence. Cette influence perturbatrice provient de causes soit **physiologiques**, soit **psychologiques**.

I. — **Causes physiologiques** : l'état des organes peut modifier les impressions venues du dehors ; vg. le daltonien ne perçoit pas les rayons verts. Certaines maladies modifient les sensations normales : vg. tout paraît amer (*Ps.* 106, § C).

II. — **Causes psychologiques** : elles peuvent être d'ordre logique ou d'ordre moral.

A) **Causes logiques** : l'erreur ne vient pas de la *nature* de nos facultés de connaître, puisqu'elles sont faites pour le vrai, mais du *mauvais emploi* que nous en faisons. Or on en use mal :

1°) En leur demandant ce qu'elles ne peuvent donner : vg. démontrer les premiers principes ou scruter les mystères.

2°) En ne remplissant pas les conditions de leur exercice normal et en n'observant pas les règles de la méthode.

Voici les principales sources d'erreur : le **jugement** qui interprète mal les données des sens ; — l'**imagination**, qui grossit ou rapetisse les objets ; — l'**association des idées** et l'**habitude** qui, en reproduisant sans cesse les mêmes sensations ou les mêmes pensées, leur donnent la force de s'imposer à notre esprit, s'il ne

les contrôle pas ; — le **langage** qui, par l'obscurité ou l'ambiguïté des termes, peut donner lieu à bien des illusions (113, sect. I). Mais ces déviations de la droite native de l'esprit ne proviennent pas de l'intelligence elle-même ; l'intelligence ne prend peu à peu ces faux plis que sous l'action des causes morales, la sensibilité et la volonté.

B) **Causes morales**. L'action de la volonté et de la sensibilité, quoique **médiate** et **indirecte**, est très grande :

1°) **Volonté** : la condition nécessaire de la connaissance à tous les degrés, c'est l'*attention* (*Ps.* 133, I) ; or l'attention est sous la dépendance de la volonté. Nombre d'erreurs proviennent de l'*irréflexion*, de la *précipitation* à juger. Notre esprit tend naturellement à affirmer, à objectiver toute représentation qui n'est pas contredite ; cette tendance est ordinairement renforcée par les passions, l'imagination, l'habitude. Le rôle de la volonté c'est de s'opposer à cette tendance, de la soumettre à l'examen de l'intelligence en commandant l'attention. Mais trop souvent nous ne voulons pas suspendre notre jugement ni examiner le pour et le contre. L'erreur est donc volontaire, non en ce sens que nous ayons voulu nous tromper, mais parce que nous n'avons pas voulu faire le nécessaire pour ne pas nous tromper. Il faut reconnaître d'ailleurs que les nécessités de la vie pratique obligent souvent à précipiter le jugement et à couvrir le risque de l'erreur.

2°) **Sensibilité, émotions, inclinations, passions** (1) : nous sommes tout disposés à croire ce qui a quelque rapport avec nos inclinations et nos passions dominantes. Aussi de deux opinions qui se contredisent, celle-là a les plus grandes chances d'entraîner notre adhésion, qui s'accorde avec les tendances de notre sensibilité (2). La passion donne à l'idée qu'elle favorise un surcroît de force ; elle trouble la raison et l'empêche de voir la vé-

(1) *Logique de Port-Royal*, III^e P., ch. xx « Des sophismes d'amour-propre, d'intérêt et de passion. — Bossuet, *De la connaissance*..., ch. I, § XVI.

(2) LA FONTAINE (*Le loup et le renard*, XI, 6) a dit très justement :

*Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint ou ce qu'il désire*

rité. En ayant le désir elle affaiblit la volonté, elle rend impossibles le calme nécessaire à la réflexion et l'impartialité sans laquelle on ne peut juger sainement les hommes et les choses. Les moralistes ont signalé fortement cette pernicieuse influence v.g. « L'esprit est souvent la dupe du cœur (1) ». — « Notre propre intérêt est encore un merveilleux instrument pour nous crever les yeux agréablement (2) ». — « Le cœur fait des contes à l'esprit qui les croit. » (de Maistre.)

Conclusion : toutes ces causes d'erreur d'ordre sensible n'ont elles-mêmes d'efficacité qu'autant que la volonté le permet. Si la volonté y prend garde et commande la réflexion, leur force d'en-trainement est réprimée. La cause **efficiente** de l'erreur c'est la tendance instinctive de l'intelligence à objectiver toute représentation qui n'est pas créditée ou contrôlée, tendance que viennent renforcer les passions, l'imagination, l'association des idées, l'habitude, le langage etc. Le rôle de la volonté c'est de réfréner cette tendance aveugle en imposant l'examen et la prudence. Toutes les fois que l'intelligence est soustraite à l'action perturbatrice de ces causes morales ou logiques, elle suit nécessairement sa pente qui la porte au vrai. Or toutes ces causes sont sous la dépendance de la volonté. Toute erreur provenant en définitive de la précipitation dans le jugement sous l'influence de ces diverses causes, la volonté, quand l'esprit a acquis le pouvoir de réfléchir, peut toujours suspendre le jugement et provoquer le contrôle de la tendance irréflectie. En ce sens la volonté est la cause universelle de l'erreur, mais la cause indirecte et, comme dit Leibniz après les Scolastiques, **déficente**. Non pas qu'on veuille expressément se tromper; mais on se trompe parce qu'on n'a pas voulu prendre les moyens nécessaires pour se garder de l'erreur : *Noluit intelligere ut bene ageret* (3). Mais comme l'homme ressent le besoin impérieux d'être conséquent avec lui-même, pour accorder ses actes avec ses jugements, il en arrive peu à peu à justifier ses plus graves errements et à se fausser l'esprit : « Né pouvant (Montaigne aurait dû dire : ne voulant)

(1) La Rochefoucauld, *Maximes*.

(2) Pascal, *Pensées* art. m, § 3.

(3) *Essaie* xxxv, v. 4.

pratiquer nos maximes, nous cherchons à maximiser nos pratiques.»

§ D. — CAUSES DE L'ERREUR D'APRÈS BACON

A) **Exposé** : l'erreur a son origine dans les illusions ou fantômes qui s'interposent entre l'esprit et les choses, et qu'il appelle *idoles*, parce que les hommes leur rendent un culte comme à des divinités (1). Il en distingue quatre sortes :

I. — **Idola tribus** ou *préjugés de race* : ce sont les erreurs communes à la *tribu humaine* tout entière. L'homme est porté à juger les choses non selon elles, mais selon lui (2).

II. — **Idola specus** ou *préjugés personnels* : ce sont les erreurs qui résultent du tempérament de chaque individu, de son caractère, de ses inclinations, de son éducation, de sa position, etc. « Chaque homme a en lui une certaine caverne où la lumière de la nature ne pénètre que brisée et corrompue. »

III. — **Idola fori** ou *préjugés du vulgaire* : ce sont les erreurs qui viennent des relations sociales, sur la *place publique*, où les hommes communiquent par le langage. Or « le sens des mots est réglé par la conception du vulgaire. »

IV. — **Idola theatri** ou *préjugés d'école* : ce sont les illusions et les préjugés qui naissent des mauvaises méthodes et des faux systèmes philosophiques, qui sont comme autant de *pièces*, où chacun joue son rôle pour attirer les spectateurs. Il ramène à trois classes les fausses philosophies : la « *sophistique*, l'*empirique* et la *superstitieuse* ».

B) **Critique** : (1) Malgré la bizarrerie des appellations, cette classification contient plus d'une observation ingénieuse ou profonde.

(1) Bacon, *Novum organum*, l. I, n. 33-68.

(2) Bacon, *Ibidem*, n. 41 : « Toutes les perceptions, tant des sens que de l'esprit, ont bien plus de rapport à nous qu'à la nature. L'entendement humain est à l'égard des choses comme un miroir infidèle qui, recevant leurs rayons, mêle sa nature propre à leur nature, tord, pour ainsi dire, et déforme les images qu'il réfléchit. »

2°) Mais elle est *trop spéciale*, puisqu'elle ne s'applique qu'aux erreurs en matière *scientifique*.

3°) Les divers membres ne sont pas irréductibles et réclameraient plusieurs subdivisions.

§ R. — THÉORIES EXCLUSIVES DE DESCARTES
ET DE SPINOZA

Les uns, comme Descartes, Malebranche, n'ont vu dans la genèse de l'erreur que les causes *morales* : c'est le fait de la **volonté**. Les autres, comme Spinoza, n'ont admis que les causes *logiques* : l'erreur dérive nécessairement de la **nature de l'intelligence**.

I. — **Théorie de Descartes** (1), de Malebranche (2) : Cf. *Psychologie*, 132, III, § B.

II. — **Théorie de Spinoza** (3) : l'erreur vient *uniquement* de l'*intelligence*.

A) **Exposé** : notre esprit est fini : ses idées sont incomplètes, inadéquates ; donc il affirme toujours les choses autrement qu'elles ne sont. L'erreur n'est qu'une *vérité incomplète* ; c'est une simple limitation dans la connaissance.

B) **Critique** : 1°) Cette théorie supprime toute distinction entre la *vérité* et l'*erreur* : tout jugement est en même temps vrai et faux, *vrai* en tant qu'il représente les choses, *faux* en tant qu'il les représente incomplètement. La vérité n'est plus qu'une moindre erreur ; l'erreur une moindre vérité.

2°) Elle confond l'*erreur* avec l'*ignorance* : l'affirmation d'une vérité inadéquate n'est pas une erreur ; on ignore une partie de la vérité, mais on ne la nie pas. Errer, c'est affirmer ce qui n'est pas ou nier ce qui est. Il y a donc dans l'erreur quelque chose de

(1) DESCARTES, *Méditations*, IV^e, §§ 7, 9.

(2) MALEBRANCHE, *Recherche de la vérité*, L. I, ch. II. Les cinq premiers livres de cet ouvrage sont consacrés aux erreurs qui viennent des sens, de l'imagination, de l'entendement, des inclinations et des passions. Le sixième expose la méthode qui doit mener au vrai.

(3) SPINOZA, *Éthique*, II^e P, Prop. XXXV.

plus que l'ignorance ; ce n'est pas une simple limitation, c'est une *négation* directe de la vérité.

3°) Elle *absout toutes les erreurs*, car l'erreur venant de l'intelligence seule, comme c'est une faculté fatale, tous ses jugements seront nécessaires.

Conclusion : il ne faut donc pas attribuer l'erreur exclusivement soit à la volonté, soit à l'intelligence, mais la rapporter à l'intelligence *influencée* par la volonté.

117. — LA CULPABILITÉ DE L'ERREUR

Une suite logique de la théorie de Descartes attribuant le jugement à la volonté, c'est que les erreurs nous sont imputables comme les actions vicieuses, car l'erreur est, comme le crime, un abus de la liberté. On peut lui opposer le proverbe : *Erreur n'est pas crime*. Ces deux doctrines extrêmes sont exagérées, comme il ressortira de la preuve des propositions suivantes :

I. — **L'erreur n'est pas, à proprement parler, volontaire**. D'abord, on n'aime pas à se tromper : qui donc voudrait se tromper exprès ? De plus se tromper volontairement, ce serait croire qu'une chose est vraie tout en sachant qu'elle est fautive : c'est là une opération qui implique contradiction. On peut bien vouloir tromper autrui, mais on ne peut pas vouloir se tromper **directement** soi-même. Toute erreur est donc involontaire en ce sens. Pourtant la volonté n'est pas étrangère à l'erreur (116, § C, II ; Ps. 132, III, B).

II. — **Il y a des erreurs plus ou moins volontaires** : vg. on a eu le soupçon qu'on pouvait se tromper et l'idée est venue qu'on devait examiner ; mais, par négligence ou prévention, on a passé outre et on a jugé. Ou bien on entrevoit la fausseté du jugement qu'on a porté ; mais on réplique à un nouvel examen et on l'écarte, parce qu'on sent qu'on serait obligé de penser et d'agir autrement, si on le revisait. La modification du jugement entraînerait une modification désagréable dans la conduite.

III. — **Il peut y avoir aussi des erreurs complètement**

involontaires : vg. on a jugé sans songer un instant qu'on pût errer ; aussi la volonté n'a pas même été sollicitée à intervenir. Telles sont les erreurs de l'enfant, de l'homme très borné, du sauvage, etc.

Conclusion : il y a donc des erreurs **innocentes** et il y a des erreurs **culpables**. La volonté dans l'erreur pèche surtout par imprudence ; aussi certaines imprudences tombent-elles sous le coup de la loi pénale. Le droguiste, qui vend un poison pour un remède et n'a pas l'intention de tuer le malade, est cependant responsable, dans une certaine mesure, de son erreur, parce qu'il aurait pu l'éviter s'il avait été plus vigilant. De même celui qui, en tirant trop précipitamment, tue son compagnon de chasse.

118. — REMÈDES A L'ERREUR

Les remèdes à l'erreur doivent être en rapport avec ses causes ; il faut donc des remèdes qui s'adressent à l'intelligence et à la volonté.

A) **Remèdes d'ordre logique** : ce sont surtout des remèdes *présentifs*.

1° Observer exactement toutes les règles de la logique ; faire un bon emploi de la méthode ; appliquer à chaque science la méthode qui lui convient.

2° Se mettre en garde contre les suggestions des sens, de l'imagination, de l'association des idées, de l'habitude, du langage.

3° Savoir suspendre son jugement et douter à propos ; ne regarder comme certain ce que qui aura été établi par les moyens légitimes de connaître : l'intuition et le raisonnement.

B) **Remèdes d'ordre moral** : *théoriquement, in abstracto*, la volonté peut toujours suspendre le jugement ; mais, *pratiquement, in concreto*, elle ne le fera pas toujours, car c'est une tâche surhumaine qui exige l'exercice continu de qualités trop difficiles. Cependant on peut faciliter sa tâche à la volonté en s'efforçant de diminuer la grandeur des obstacles :

1°) A l'orgueil, à la *présomption*, opposons une *juste défiance*

de nous-mêmes en nous rappelant les limites de la raison humaine (1).

2°) A la *prévention* que font naître les passions, opposons l'*impartialité* qui s'acquiert en subordonnant la sensibilité et les intérêts aux exigences de la vérité et de la justice.

3°) A la *précipitation* et à la *légèreté* qui portent à juger à tort et à travers, opposons des habitudes de *réflexion patiente* et de *circospection*.

4°) A la *nonchalance* qui redoute la peine, opposons l'*attention* énergique et soutenue qui s'efforce par des efforts répétés.

Conclusion : la première condition à remplir, sans laquelle les meilleurs remèdes seront sans efficacité, c'est d'aimer la vérité pour elle-même, c'est de la réaliser dans sa vie, c'est-à-dire c'est la pratique du bien : *Sapientia et veritas, dit saint Augustin, nisi totis viribus concupiscatur, nullo modo inveniri potest*. C'est le conseil de Malebranche : « Le meilleur précepte de logique que je puisse te donner, c'est que tu sois homme de bien. » C'est le mot de l'Évangile : *Qui autem facit veritatem, venit ad lucem* (2).

(1) Bacon avait pressenti les intellectuels de notre temps : *Alius error fuit et nimia reverentia et quasi adoratio intellectus humani... Ceterum proclares hos opinatores et (si ita loqui liceat) intellectualistas... (De dignitate, l. I, § 42).*

(2) S. JEAN, Évang. III, 21. — Il est certain qu'en bien des cas c'est le cœur qui fait mal à la tête. Les passions forment ces bouillards dont parle Platon et qui empêchent de voir la lumière. Saint Théophile d'Antioche en faisait déjà l'observation à son interlocuteur Autolyceus : « Si dicis : Ostende mihi Deum tuum ; dicam tibi : Ostende mihi hominem tuum, et ego ostendam tibi Deum meum... Omnes habet oculos, sed quidam caligine suffusos ne solis lucem non videntur... Sic et tu mentis tue oculos caligine suffusos habes ob peccata et malas actiones tuas... Hoc enim qui agunt, ipsi Deum non apparent nisi prius se ab omni labe expurgaverint. Hec igitur suffusos tibi dicam... (Moss, *Patrologia graeca*, T. VI, Sancti Theophili ad Autolyceum, l. I, n. 2, col. 4026-4027). — De nos jours, des hommes en quête de la vérité viennent souvent trouver le P. de Ravignan pour lui soumettre leurs doutes sur la religion. Combien de fois le Père, montrant son prie-Dieu, ne leur a-t-il pas dit avec l'autorité irrésistible que donne la sainteté : « Mettez-vous là et nous causerons après. » Les visiteurs dociles se relevaient abousés et pacifiés. Le Père reprenait alors : Je vous écoute. Et d'ordinaire la tête n'avait plus d'objections parce que le cœur n'avait plus de péchés.